

Les Grandes Espérances. La religion d'un héros de Dickens

Michel DESPLAND † *

Résumé : *Les Grandes Espérances* de Charles Dickens raconte l'histoire de Philipp Pirrip, orphelin élevé par des parents adoptifs, dit Pip. Cet article entend montrer comment le personnage central de ce *Bildungsroman*, arrivé à l'âge mûr, se fait une « religion ». Certes, Dickens avait une pensée religieuse chrétienne, et son roman reflète aussi les débats religieux de son temps. Mais on peut aussi y voir un tournant dans l'art d'écrire un roman en anglais. Dieu, pour ainsi dire, n'y intervient plus dans la vie des humains. Dickens trouve néanmoins dans le Nouveau Testament une source qui alimente une vision de la réalité ; et cette source confronte tous les humains en quête de la « bonne vie ». Dickens trouve ainsi dans sa lecture du Nouveau Testament une séquence narrative qui est vraiment une « bonne nouvelle » pour les protagonistes de son roman.

Mots-clés : Dickens, *Grandes Espérances*, XIX^e siècle, roman anglais, christianisme victorien

Les premières lignes du roman *Les Grandes Espérances* (1860-1861) de Charles Dickens (1812-1870) informent le lecteur qu'un petit garçon nommé Philipp Pirrip, orphelin élevé par des parents adoptifs, ne pouvait pas prononcer son nom de baptême et se désignait comme Pip – ce qui devint son nom. Le reste du roman expose ce que Pip fit de lui-même par la suite. Cette œuvre

* Décédé en 2018, Michel Despland était professeur émérite du département de sciences des religions de l'Université Concordia et membre de la Société royale du Canada. En 2014, l'Université du Québec à Montréal lui a décerné un doctorat honorifique en sciences des religions.

appartient au genre du *Bildungsroman* (roman « de formation » ou « d'apprentissage ») illustré par les auteurs romantiques allemands. Cet article entend montrer comment ce personnage fictif, arrivé à l'âge mûr, se fait une « religion ». Certes, Dickens avait une pensée religieuse chrétienne¹, et son roman reflète aussi les débats religieux de son temps. Mais je voudrais surtout cerner le travail d'un romancier habile à donner aux lecteurs un plaisir intellectuel². J'évoquerai tout d'abord les grandes lignes de l'œuvre, au bénéfice de ceux et celles qui ne seraient pas familiers avec elle.

Les Grandes Espérances

Dès la deuxième page de son récit, Pip livre une expérience qu'il a vécue alors qu'il avait six ou sept ans et qui se déroule une veille de Noël. Alors qu'il se promène, une voix forte le hèle : c'est celle d'un bagnard en cavale, les pieds entravés. L'individu l'empoigne, lui ordonnant, sous la menace, de revenir le lendemain avec une lime et de la nourriture. Le lendemain matin, Pip prend une tourtière dans le garde-manger familial et passe à la forge du mari de sa sœur pour y voler une lime. Il retrouve le forçat – qui, affamé, dévore la tourtière. Celui-ci sera toutefois repris par la justice qui l'expédiera au bagne dans la lointaine Australie.

Quelque temps après, Pip est envoyé dans une école minable. Une invitation de la châtelaine du village, Miss Havisham, ouvre au jeune homme de nouvelles perspectives. La vieille demoiselle élève une fille à peu près de l'âge de Pip et prie celui-ci de venir jouer avec elle. Tout le village connaît son histoire : riche héritière, elle avait été courtisée par un jeune homme de bonne famille qui, le jour même du mariage, l'avait toutefois abandonnée et, de ce fait, déshonorée. La pupille de la châtelaine est glaciale, et condescendante envers Pip qui n'en devient pas moins rapidement amoureux. On comprendra assez rapidement que Miss Havisham

¹ Ses cinq *Contes de Noël* sont devenus célèbres. Tous sont des histoires de partage.

² On se référera ici à l'édition préparée par Edgar Rosenberg (1999) qui comprend 350 pages de suppléments, en particulier un choix d'articles critiques. On se référera également à la traduction de Silvère Monod (1999). Voir aussi Monod (1958).

forme Estella pour en faire l'instrument de sa vengeance en faisant le malheur de l'homme que sa beauté et sa fortune lui permettront un jour d'épouser.

Miss Havisham n'est que l'un des portraits féminins mémorables que l'on trouve dans l'œuvre de Dickens. Nombreuses y sont les femmes appauvries, blessées, à cause de la place que les hommes leur font (Raphael, 1999 : 705–709)³. Nombreux aussi sont les hommes autoritaires ; certains sont grotesques.

Alors que Pip en est à sa quatrième année d'apprentissage, une lettre de Londres annonce qu'un homme de loi souhaite le rencontrer. Celui-ci, Mr. Jaggers, précise qu'il est venu à la demande de quelqu'un qui souhaite garder l'anonymat. Il annonce alors que Pip héritera d'une fortune à la condition qu'il aille à Londres pour y recevoir l'éducation d'un gentleman. Il pourra ainsi aspirer à de « grandes Espérances ».

Pip est longtemps persuadé que c'est Miss Havisham qui est la donatrice. Sa mère adoptive le pense également, heureuse de voir que la châtelaine s'intéresse à son fils. L'idéologie chrétienne qu'elle a assimilée enseigne que les riches doivent venir en aide aux pauvres. On comprendra toutefois assez rapidement que Pip et sa mère ont une interprétation erronée de la situation. Loin d'être une bonne fée marraine, Miss Havisham est une fée malveillante qui ne songe qu'à se venger.

Fort de l'incroyable nouvelle apportée par Mr. Jaggers, Pip part pour Londres, abandonnant sa famille aussi bien que son enfance et la pauvreté de sa condition. Il y étudie sous la férule de son précepteur, Mr. Pocket, chargé d'en faire un gentleman. Il développe une nouvelle vie mondaine, y fait des rencontres – et des dettes –, apprend les codes de la classe sociale à laquelle il aspire désormais.

Un jour, Pip reçoit un billet de Miss Havisham qui souhaite le voir. La vieille dame le trouve « moins commun ». Sa pupille Estella est de retour et Pip lui sert parfois d'escorte lors de ses déplacements. Celle-ci est pourtant entourée de nombreux

³ Dickens voit dans la condition des femmes un problème de société bien enraciné. Pour une étude sur la condition féminine au milieu du XIX^e siècle et ses reflets dans la littérature, voir Gilbert et Gasbar (2000).

soupirants et tente de faire comprendre au jeune homme que son seul but, selon l'éducation de Miss Havisham, est de faire souffrir les hommes qu'elle attire.

À ce stade, Pip vit dans l'attente d'un fabuleux héritage et nourrit toujours le secret espoir d'un amour heureux avec Estella. Ce que montre la suite du roman, c'est que les attentes et l'espoir de ce jeune homme sont situés sur des plans différents. Contrairement à l'attente d'un héritage, l'espoir situe l'avenir au-delà du monde qui est immédiatement visible. L'avancée dans le temps que fait le héros du roman se fait donc sur deux sentiers séparés : sécurité et position assurées par l'argent d'une part, espoirs romantiques de l'autre. Le roman pose le problème de ce qui est nécessaire pour faire une avancée vers l'avenir. Mais arrêtons-nous un moment à son titre.

Attentes ou espérances ?

Deux sens pour cette « avancée vers l'avenir » deviennent apparents lorsqu'on examine les titres anglais et français du roman. *Expectation* signifie « attente » ; l'horizon de l'attente se situe dans la vie quotidienne ordinaire. Mais la première traduction du roman (Charles Bernard-Derosne, 1869) rendit plutôt le terme par « Espérances ». Les auteurs de quatre traductions subséquentes ont à nouveau repris ce titre. Ce sont les investisseurs et les banques qui parlent d'« attentes », alors que l'« espérance » appartient au vocabulaire du Nouveau Testament qui liste trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et l'amour (voir 1 Co 13, 13).

Les premiers disciples du Christ attendaient la venue du Royaume de Dieu. Leur espérance n'était pas falsifiable car elle était située ailleurs aussi bien que plus tard. Mais, depuis, le monde des chrétiens a bien changé. À partir du XVI^e siècle, de nouvelles pratiques sociales et économiques modifient la relation des chrétiens à leur propre temporalité. L'éventail des stratégies temporelles pour la vie ici-bas s'est élargi. Les plans de vie deviennent plus efficaces grâce à la multiplication des écoles. Le quotidien des chrétiens européens entre dans le chiffrable par une grande porte.

Dickens bâtit son roman sur le contraste dans les rapports que Pip entretient avec son avenir – il attend un héritage et l'amour d'Estella. Ce faisant, le romancier met le doigt sur des tensions qui s'accroissent dans l'Angleterre de l'époque ; celle-ci s'enrichit, développe l'industrie, se bâtit un empire, fait l'éloge du bonheur conjugal – et croit rester profondément chrétienne.

Une contradiction semblable a pris forme dans la religion de l'Angleterre moderne, victorienne. On y affirme que les croyants sont sauvés par la foi en la grâce gratuite de Dieu, mais en fait certains vivent mieux en étant focalisés sur les échanges profitables et le calcul de leurs intérêts. Cette focalisation est appuyée par des idéologies fortes, certaines teintées de christianisme. Il doit y avoir une hypocrisie quelque part, ou, pour le moins, une mauvaise conception de la place du gratuit (ou du don) et de l'argent dans l'existence humaine. Dostoïevski (1984 : 41), qui admirait beaucoup Dickens, crut pouvoir énoncer le credo du rationaliste du XIX^e siècle : « la compassion, à notre époque, est interdite par la science ».

Avertissement

Le lecteur devra ici faire un choix entre la théorie et l'expérience. Les lignes qui suivent révéleront en effet qui est le donateur anonyme. Si l'on continue sa lecture de cet article, on apprendra quelque chose sur l'art de Dickens. Mais ce savoir déflorera à tout jamais son expérience de la lecture du roman – si jamais on ne l'avait pas encore lu. On ne goûtera jamais le suspense que le romancier aménage grâce à de fausses pistes qui tiennent la lecture en haleine. Le suspense stimule et donne du plaisir ; il éveille la curiosité de qui cherche à deviner. Sans cette imagination, le lecteur ne comprendra le présent des protagonistes qu'à la lumière d'un avenir connu – ce qui n'arrive jamais dans la vie.

Suite et... fins

Deux déceptions attendent Pip. Celui-ci découvre d'abord l'identité de son bienfaiteur : ô horreur, il s'agit du vieux bagnard de jadis, qu'il trouve, un jour, en rentrant chez lui. Il comprend par

la même occasion que Miss Havisham n'est pas la bienfaitrice qu'il croyait, que celle-ci, en fait, s'est jouée de lui dans son but de vengeance. Poli, Pip invite le fugitif à entrer pour boire un verre. C'est alors qu'il voit des larmes dans les yeux de l'homme qui veut lui exprimer sa reconnaissance pour le service rendu des années auparavant. Il raconte que, libéré du bagne, il a élevé des moutons en Australie et fini par y faire de très bonnes affaires – qui lui ont permis de promettre la fortune à Pip.

Les yeux décillés à propos de Miss Havisham, Pip réalise que la barque sur laquelle il naviguait a volé en morceaux. Il apprend le nom du nouveau venu, Abel Magwitch. L'interprétation que fait Pip de sa propre vie bascule.

Le jeune homme tente alors de faire évader son bienfaiteur qui, bien que libéré du bagne australien, demeure néanmoins interdit de retour en Angleterre, sous peine de mort. Sa tentative échoue cependant. Non seulement Magwitch est-il mortellement blessé dans cette fuite, mais sa fortune est confisquée par la Loi : Pip perd ses « grandes Espérances » – celles, en tout cas, qu'il associait à la richesse.

À l'instant de la mort de son bienfaiteur, Pip adapte la parabole du pharisien et du publicain (Lc 18,13) pour en faire une prière : « Seigneur, aie pitié de celui qui est un pécheur ». Le narrateur – Pip, donc – nous suggère discrètement, et comme en passant, qu'il avait lu cette parabole lors de ses visites au chevet du prisonnier blessé. Comme dans le livre des Rois (1 R 19, 12), la « révélation » ne vient pas dans le bruit du tonnerre, mais dans « un murmure doux et léger ».

Gentleman sans le sou, Pip trouvera un avenir comme employé dans la compagnie d'assurances maritimes dont un de ses amis est partenaire et qui travaillera avec lui au Caire. Le roman s'achève avec la rencontre fortuite de Pip et d'Estella. La première version de la finale du roman, d'abord parue en feuilleton, est brève. Rien ne se passe de significatif. Pip tire une conclusion laconique : rien dans l'enseignement de Miss Havisham n'avait donné à la jeune femme (mariée et devenue veuve sur les entrefaites) un cœur capable de « comprendre ce qui s'était passé dans le sien ».

L'écrivain Bulwer Lytton persuada Dickens qu'il devait récrire sa dernière page. La nouvelle conclusion, plus longue, apparut dans

la première édition intégrale du roman. Les éditions de l'ouvrage donnent les deux. Pip retrouve Estella qui s'est remariée. La conversation est plus ouverte. La jeune femme avoue avoir changé et veut qu'ils prennent congé en amis. La dernière phrase montre Pip un peu consolé. « Je ne vis paraître l'ombre d'aucune séparation nouvelle entre Estella et moi. »

Est-il en train de continuer de rêver à la fée ?

Les critiques débattent encore de nos jours des mérites respectifs des deux finales⁴. Je me prononce en faveur de la première, qui n'est pas romantique. L'échec dans la communication entre les personnes guette tout parcours humain dans le monde. Il y a des écheveaux qui ne peuvent être démêlés. La deuxième fin permet à l'amoureux de conserver non seulement le souvenir de son amour mais aussi le rêve d'amour avec une fée qui n'en est pas une.

La pensée de Dickens sur la religion

L'Angleterre du XIX^e siècle affirme l'autorité de l'Église anglicane dite « établie » (avec autorité du Parlement sur cette Église) ainsi que la liberté des autres Églises. Le système affirme aussi « la sainteté de la vie publique sécularisée »⁵. L'idée que l'Église peut exercer une influence bienfaisante au sein de la nation est généralement acceptée. La piété est pratique, guère ostentatoire⁶.

Vincent Newey (2004 : 175–235) me semble l'interprète le plus perspicace quand il donne le sous-titre « L'Évangile pour l'homme moderne » à son chapitre qui examine *Les Grandes Espérances*. Aux mirages de la doctrine théologique et de l'idéologie, Newey oppose un roman qui renvoie à la vie cachée du Soi. Il rappelle le principe puritain : c'est quand on est le plus sûr de soi, quand on se croit sauvé, que l'on est dans le plus grand danger⁷. Les humains

⁴ Voir Rosenberg (1999).

⁵ Voir Bowen (1968 : 337). Bowen renvoie à l'œuvre de Richard Hooker, un théologien élisabéthain.

⁶ En contraste avec la France, la bourgeoisie anglaise (y compris les hommes) ne devint pas anticléricale durant l'ère victorienne.

⁷ J'utilise le mot « puritain » dans le sens historique anglais, celui d'un mouvement qui voulut pousser la réforme de l'Église plus loin que ne le voulaient Henri VIII et l'archevêque Cranmer, qui appuya le Parlement contre le

sont enserrés dans un filet linguistique qu'ils ne contrôlent pas entièrement, même dans le cas du filet qu'ils tissent eux-mêmes. La parole, même sincère, est encodée par un cadre. Hommes et femmes, néanmoins, nouent et dénouent leurs relations avec des gestes et des mots.

Newey (2004 : 201–228) souligne que Dickens, en créant le personnage de Pip, ne donne « pas une idéologie mais une forme d'existence », une existence incertaine dans un monde incertain. Le roman, qui n'accorde pas vraiment de place à « Dieu », cite toutefois l'Écriture, mais sans dire les choses de manière définitive ; la parole est risquée. Dickens va donc plus loin avec Pip et Abel Magwitch que dans ses précédents portraits de chrétiens charitables et de bonnes chrétiennes toujours patientes.

La vérité selon Dickens

Dickens a mis beaucoup de lui-même dans l'histoire de Pip. L'enfance de son personnage se déroule dans la région où il a vécu la sienne et où il vient de s'acheter une propriété. Il n'acheva que deux romans après celui-ci. On peut juger que le récit de Pip et Abel reflète le terme de son évolution religieuse⁸.

On retrouve dans *Great Expectations* une haute estime de la commensalité, présente dans toutes les œuvres de Dickens. Tous les bons mangent et boivent ensemble, et ils causent en mangeant. Ce sont là des plaisirs que les méchants ne connaissent pas ; quand ils parlent, ceux-ci ne partagent pas. Le romancier montre que les mœurs communicatives donnent forme au quotidien. Son oreille exceptionnelle pour les qualités et les niveaux de langue lui permet d'offrir des sociologies et des psychologies de plus en plus fines.

Dickens est, à cet égard, un tournant dans l'art d'écrire un roman en anglais. Dans son compte-rendu de l'ouvrage de Thierry Hentsch (2002), Georges Leroux (2002) accepte que l'histoire du récit occidental après la Bible et l'Énéide est « l'histoire d'un effacement, d'une perte, d'une dissémination ». Dieu n'intervient plus ; d'où la retenue en matière de foi. Dickens propose néanmoins

roi et qui triompha en gagnant la guerre civile, jugeant puis exécutant Charles I^{er}.

⁸ Voir Walder (1981 : 200).

une expérience de lecture pertinente à l'appréhension de la croyance religieuse. Ses quatre allusions bibliques forment un ensemble cohérent. Trois viennent de l'Évangile de Luc, celui où les savants ont discerné des sources ébionites⁹, donc un accent sur la pauvreté volontaire. L'écrivain trouve dans le Nouveau Testament une source qui alimente une vision de la réalité qui confronte tous les humains en quête de la « bonne vie » : on voit des échanges ordinaires qui débouchent sur dons et pardons. Ainsi, Dickens débout la prétention des esprits scientifiques et positivistes qui veulent dire toute la vérité et rien que la vérité des choses. Il trouve dans sa lecture du Nouveau Testament une séquence narrative qui est la Bonne Nouvelle pour le forçat et pour Pip. Une tourtière et des moutons illuminent des vies. Cette séquence structure un récit de vie. À la réconciliation succèdent régénération et renouveau de vie. Ainsi, Dickens dresse son portrait du bon usage du monde. C'est la compassion qui manifeste l'essence même de l'art de vivre.

L'individu masculin ou féminin se construit sur des soubassements où règne une affectivité muette et profonde. L'idéal du gentleman, trop superficiel, n'est pas à la hauteur des besoins des Anglais et encore moins des Anglaises. Dickens donne la parole à des ouvriers. Il sait peindre les mœurs des bas-fonds de Londres. Il a vu les orphelinats et les prisons. Nombreuses donc sont les pages de ses romans qui soulignent les carences des beaux idéaux. Il faut des gains cognitifs sur la société de l'heure et ses mœurs pour remplacer les idées acquises. Dickens, avec d'autres, met en place les perspectives sur l'affectivité profonde, perspectives qui rendront l'œuvre de Freud possible. Il nous amène très loin de Defoe dont le héros, Robinson Crusoë, illustre pour sa part le savoir-faire et la ténacité qui permettent de survivre seul sur une île déserte. Quand Robinson rencontre un autre être dit humain, c'est un « Nègre », avec lequel il croit qu'il n'est pas nécessaire – ou même possible – de construire une relation basée sur l'égalité.

Par rapport au canevas du roman d'apprentissage, Pip ne passe pas le seuil de la conjugalité. Le « marché matrimonial », au Caire, sera peu achalandé pour lui : les familles anglaises des colonies

⁹ Les ébionites sont une secte judéo-chrétienne marginale et « hérétique » des premiers siècles de l'Église.

envoient leurs filles en Angleterre pour y être « finies » et « montrées ». L'Empire permet néanmoins une ascension vers les classes moyennes pour ses professionnels outremer. Avec un métier et un emploi, Pip aura au Caire des « attentes » raisonnables¹⁰. On lui souhaite aussi de l'espoir, mais les ombres de la sorcière et de la fée rôdent encore autour de lui. À en croire la première fin du roman, Pip est en passe de faire son deuil de la fée et pourrait rencontrer une femme en chair et en os. Mais en fin de compte un accomplissement manque, qui fait partie des dénouements des romans d'apprentissage. Depuis 1858, Dickens est un homme divorcé¹¹. À la conclusion romantique des amours de Pip on préférera une fin plus problématique¹².

L'art de Dickens

À la mort de Dickens, l'évêque de Winchester loua l'écrivain en soulignant que l'on pouvait mettre chacune de ses œuvres dans les mains d'un enfant. Cet évêque se faisait le héraut des préoccupations morales traditionnelles. Au début du siècle, Walter Scott écrivit une trentaine de romans, avec des intrigues amoureuses aboutissant à des mariages, sans que jamais ses personnages n'échangent un baiser¹³. Dickens intègre peu la sexualité parce que son plus riche registre est celui de l'enfance, quand la sexualité est encore latente.

Sa propre enfance fut atroce, mais il s'en sortit. Il attribue à ses personnages enfantins innocence, ressort, persévérance. À moins de mourir de faim, ils surmontent, survivent, avancent. Les portraits que Dickens en dressa touchèrent de puissantes cordes. On a pu

¹⁰ Dans son roman, Dickens dresse un portrait satirique de la douairière qui préconise la colonisation en Afrique : elle appuie l'effort missionnaire et trouve la population trop abondante en Angleterre ; on devine quelles classes sont de trop.

¹¹ La grande biographie *Life of Charles Dickens* de John Foster (2 vol., 1874-1877) passe comme chat sur braise sur le divorce. Celle de J. H. Hopper (2 vol. 1955-1960) n'a pas de telles réticences.

¹² Le dernier roman de Dickens, *A Tale of Two Cities*, est sombre et trouve son dénouement lors de la Terreur à Paris.

¹³ Les romans anglais du XVIII^e siècle ne censurent pas toute forme de sexualité. Loin de là, certains sont fort crus.

documenter qu'après la publication d'*Oliver Twist*, les petits mendians des rues reçurent de plus généreuses aumônes. Le gouvernement réforma les orphelinats et contrôla mieux les écoles¹⁴. Quelque chose de l'enfant resta dans toute la vie de Dickens, qui affectionnait une touche ludique dans son habillement. L'humour, rapide, est omniprésent dans son œuvre. Glissez mortels, vous avez encore du temps devant vous.

Avec son excellente oreille, Dickens sait reproduire des ironies délicates ou des sarcasmes voilés dans les propos de ses personnages. Le lecteur trouve aussi le ton de déclarations sincères. Des questions de sens affleurent souvent et la lecture devra tenter de les résoudre. Chacun, en fait, a à faire sa propre herméneutique de ce que raconte et vit le narrateur.

Newey (2004) a montré que Dickens était bien informé des recherches de psychologie publiées de son temps ; plusieurs portent beaucoup d'attention aux désordres mentaux des femmes (vus par les hommes). Newey (qui connaît aussi la psychanalyse) s'appuie sur ces traités pour démontrer l'exceptionnelle lucidité de Dickens par rapport aux stéréotypes sexuels de ses contemporains. On peut apprendre en le lisant comment le discours cache ou révèle les sentiments vécus. Quand le langage cherche à exprimer l'intériorité humaine, il devient labile, glissant dans les mains de ceux qui veulent le tenir ou le comprendre. On peut donc également mettre les livres de Dickens avec confiance dans les mains d'adultes. La lecture d'un roman n'est pas nécessairement limitée à un plaisir esthétique mais peut être l'occasion d'un renouvellement de l'intelligence et de la sensibilité.

Traces et prolongements

La plus belle partie de l'histoire de Pip et du forçat ne fut pas écrite par Dickens : il appartient au lecteur d'imaginer les années de travail durant lesquelles Abel Magwitch éleva des moutons, encouragé par l'espoir de pouvoir un jour exprimer sa gratitude à un enfant. Dickens fait le pari de croire que son lecteur est capable de deviner le travail du forçat libéré. L'auteur n'écrit pas tout : un

¹⁴ Ce n'étaient pas encore des réformes en profondeur ; le Parlement ne légiféra pour des *National Schools* qu'en 1870.

roman ne donne pas un enseignement, il met en route une expérience. Dans *Les Grandes Espérances*, comme dans *Les Misérables* de Victor Hugo (1862), le mystère du pardon et de la rédemption se fraie visiblement (mais d'une manière moins tonitruante) une place dans l'histoire des humains.

Une page du célèbre récit allégorique *Le Voyage du pèlerin* (*Pilgrim's Progress*) de John Bunyan (1678) illustre le mouvement que fait le chrétien quand il se met sur le sentier d'une vie chrétienne. Un homme nommé Christian, oppressé par un lourd fardeau, part en quête de ce qui pourrait le libérer. (Il a entendu parler de l'Enfer et du Paradis et s'inquiète de son sort après sa mort.) Errant sur une plaine sombre, il est accosté par un personnage, Évangéliste, qui lui dit que pour atteindre au but il doit s'avancer sur la plaine jusqu'à un portail. Le nouveau venu demande à Christian s'il voit le portail et lui pointe la direction. La réponse est ferme : non ! Vient alors une autre question : vois-tu la lumière ? La réponse : je pense que oui¹⁵. Christian reprend sa route : il n'a pas eu une perception ; il a posé un jugement, il a fait un acte d'interprétation alors que les données des sens n'offraient pas une clarté suffisante. Il y a un abîme entre le calvinisme de Bunyan et le protestantisme libéral que l'on peut associer à Dickens, mais les modèles moraux de celui-ci ne marchent pas à vue, pas plus que le chrétien de Bunyan. Les deux grands tournants dans l'intrigue de *Great Expectations* (la tourtière qui sauve la vie du fugitif affamé et les moutons qui, l'ayant enrichi, lui permettront d'offrir à Pip de « grandes Espérances ») sont des jugements risqués qui reflètent l'identité de la personne et offrent un écho à l'Évangile de Luc. Ainsi, Dickens donne sa version des arrhes – c'est-à-dire les prémices – « de l'esprit » dont parle Paul (II Co 1, 22), gages et avant-goût de la gloire céleste à venir.

On comprend que Dostoïevski, passionné croyant russe, fut un grand admirateur de Dickens. On trouve cependant chez lui une confrontation beaucoup plus angoissée et plus douloureuse entre le récit évangélique qui va de la faute à la régénération et le récit des parcours de vie de ses personnages.

¹⁵ « I think I do », voir Bunyan (2009 : 12). Notons que Bunyan n'écrit pas « je crois que oui ». Dans l'idéologie des chrétiens traditionnels, « croire » est, en principe, déclaré méritoire.

Mikhaïl M. Bakhtine (1993) l'a souligné dans toute son œuvre : le récit romanesque, avec ses réussites esthétiques, est devenu le meilleur interprète moderne de l'altérité et de l'attention à l'autre, donc des réalités de l'amour et de l'espérance. Un article du théologien Peter Slater utilise l'œuvre de Bakhtine pour montrer comment le roman a permis, dans le monde moderne, de faire de la Parole de Dieu une parole vivante. Depuis le XVI^e siècle, les meilleurs auteurs de fictions « identifient des sites où se déroulent des implications dans le monde qui sont libératrices ». Ainsi, discours esthétiques et discours théologiques, quoique distincts, se rejoignent, et réussissent ce que les discours moralisants et scientifiques ne peuvent faire, car ils ravivent des possibilités. La liberté est alors à la fois une tâche et un don.

Bibliographie

- BAKHTINE, Mikhaïl M. 1993. *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard.
- BOWEN, Desmond. 1968. *The Idea of the Victorian Church. A Study of the Church of England, 1833-1889*. Montréal : McGill University Press.
- BUNYAN, John. 2009. *Pilgrim's Progress*. Édition établie par Cynthia WALL. Norton Critical Edition. New York : W. W. Norton.
- DICKENS, Charles. 1999. *Great Expectations*. Édition établie par Edgar ROSENBERG, avec suppléments. New York : W. W. Norton.
- . 1999. *Les Grandes Espérances*. Traduction de Silvère MONOD. Paris : Gallimard.
- DOSTOÏEVSKI, Fedor. 1984. *Crime et Châtiment*. Paris : Flammarion.
- GILBERT, Sandra et Susan GASBAR. 2000 [1977]. *The Madwoman in the Attic. Nineteenth Century Literary Imagination*. New Haven : Yale University Press.
- HENTSCH, Thierry. 2002. *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- LEROUX, Georges. 2002. « Thierry Hentsch, *Raconter et mourir* ». *Le Devoir*, 16–17 novembre.
- . 2012. « *L'Âge séculier* de Charles Taylor ». *Science et Esprit*, vol. 64, no 2, p. 283.
- MONOD, Silvère. 1958. *Charles Dickens*. Paris : Seghers.
- NEWY, Vincent. 2004. *The Scriptures of Charles Dickens : Novels of Ideology, Novels of the Self*. Aldershot : Ashgate.
- RAPHAEL, Linda. 1999. « A Re-vision of Miss Havisham ». Dans Charles DICKENS, 1999, p. 705–709.
- SLATER, Peter. 2007. « Bakhtin on Hearing God's Voice ». *Modern Theology*, vol. 23, no 1, p. 1–24.
- TAYLOR, Charles. 2011. *L'âge séculier*. Montréal et Paris : Boréal et Seuil.
- WALDER, Dennis. 1981. *Dickens and Religion*. Londres : George Allen and Unwin.

Abstract : Charles Dickens' *Great Expectations* tells the story of Philipp Pirrip, an orphan raised by adoptive parents, nicknamed Pip. This article intends to show how the central character of this *Bildungsroman*, arrived at middle age, creates himself a "religion". Admittedly, Dickens had a Christian perspective, and his novels also reflect the religious debates of his time. But this one can be seen as a turning point in the art of writing a novel in English. God, so to speak, no longer intervenes in the course of human events. Dickens nevertheless finds in the New Testament a source that fuels a vision of reality ; and this source confronts all humans in search of a "good life". Dickens thus finds in his reading of the New Testament a narrative sequence which really brings "good news" to the protagonists of his novel.

Keywords : Dickens, *Great Expectations*, 19th century, English novel, Victorian Christianity
